

P
A
T
R
I
C
K

S
E
N
É
C
A
L

A
l
i
s
s



A
L
I
R
E

Page Copyright

Les Éditions Alire inc.
C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1
Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443
Courriel : info@alire.com
Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition. Nous remercions également le gouvernement du Canada de son soutien financier pour nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

Dépôt légal : 4^e trimestre 2000

Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Illustration de couverture : Jacques Lamontagne

Format epub



EAN 978-2-89615-639-9

© 2011 Les Éditions Alire inc. & Patrick Senécal

Il était une fois...

ALISS

VERRUE

LES INVITÉS DU PARTY

Je marche sur une longue route...

CHARLES

MIROIR (1)

ANDROMAQUE

CHESS

CHAIR ET BONE

Je suis assise sur une branche...

MIROIR (2)

LA REINE ROUGE

La route est libre...

MIROIR (3)

MICKEY ET MINNIE

Je tombe toujours dans le vide...

TOUS

ALICE

Remerciements

Biographie

I want to know everything

I want to be everywhere

I want to fuck everyone in the world

I want to do something that matters

Nine Inch Nails

Les charmes de l'horreur n'enivrent que les forts.

Baudelaire

Je le crois parce que c'est absurde.

Tertullien

Roum dum dum wa la dou,

C'est le temps des vacances !

popularisé par Pierre Lalonde

Il était une fois...

HÉLÈNE RIVARD, la mère :

Si je suis fière de ma fille ? Et comment donc ! Alice a tout pour nous rendre heureux, Marc et moi. Elle est brillante, a de très bonnes notes à l'école... C'est une des meilleures élèves du cégep, vous savez ! Je ne peux rien demander de plus. C'est vrai que, depuis environ un an, elle est un peu plus distante, mais... C'est normal, elle a dix-sept ans, bientôt dix-huit, c'est l'âge de la contestation, de l'indépendance, et tout ça. J'ai des amies qui ont des enfants de cet âge, et leur crise d'adolescence est beaucoup plus difficile ! Ils découchent souvent, prennent de la drogue, manquent de respect envers leurs parents... Alice n'est pas comme ça. Quand elle découche, elle nous prévient... Bon, elle ne sort moins avec nous qu'avant, elle fuit plus la maison, nous avons parfois quelques engueulades mais... C'est tout, rien de grave. Elle continue à avoir de bonnes notes à l'école et à fréquenter de bons amis très corrects. Et je suis sûre qu'elle ne prend pas de drogue. Je ne suis pas naïve, quand même. L'autre soir, elle est rentrée d'un party et, de toute évidence, elle avait bu un peu plus qu'il est raisonnable de le faire. Mais on a tous fait ça à l'occasion, non ?... Honnêtement, la petite crise d'adolescence de mon Alice me semble très, très raisonnable, et j'en remercie le Ciel.

MARC RIVARD, le père :

C'est vrai qu'elle fait son indépendante depuis quelque temps, mais ça me fait plus rire qu'autre chose. La seule affaire qui m'inquiète un peu, c'est que je crois qu'elle... heu... je crois qu'elle a commencé à coucher avec Julien, son petit ami. Ma femme me dit qu'elle prend la pilule et qu'Alice est responsable... par rapport aux maladies, vous savez... Je ne le connais pas beaucoup, ce Julien moi... Mais il a l'air correct. Il va au cégep aussi. Il est en sciences pures, comme Alice. Bon ! Je dois être un peu trop protecteur ! (rires) J'imagine que dix-sept ans, c'est l'âge auquel les jeunes commencent à faire ça aujourd'hui... J'essaie de lui en parler, mais elle me dit que je comprendrai pas. Ho ! Elle ne me dit pas ça en criant, ni de façon méprisante, non, non, mais quand même... Il y a une plus grande distance qu'avant, c'est tout. Je ne lui en veux pas, remarquez bien. Quand on est ado, hein ?

JULIEN GIROUARD, le petit ami :

Je la connais juste depuis cet automne. Je l'ai remarquée assez vite. Un, parce qu'elle est superbe (rires), et deux, elle est ben brillante. Elle participait beaucoup au cours, posait des questions intéressantes, des interventions ben bright. C'est une des seules élèves que je connaisse qui aime vraiment les cours de français : la littérature des siècles passés, les tragédies antiques... C'est pas tout le monde qui s'intéresse à ça ! J'étais dans le même cours de philo qu'elle. Normalement, tout le monde dort pendant ce cours-là, mais pas elle ! Quand elle était pas d'accord avec le prof, elle disait clairement. Le genre de fille qui a pas peur de s'affirmer. Rebelle, mais pas conne. On s'est parlé durant le party de mi-session pis... on sort ensemble depuis ce temps-là. Ça fait presque deux mois. C'est une fille studieuse, qui vient d'une famille riche, mais elle est pas straight pour autant.

Pis cultivée ! Elle lit beaucoup, écoute toutes sortes de musiques, toutes sortes de films... même des films européens ! Elle m'épate pas mal... Côté sexe ?... Ben... Elle a accepté très rapidement de coucher avec moi, pis dans un lit, elle est pas mal déniaisée, mettons. Franchement, elle m'en a même appris ! (rire gêné) Je sais que je suis pas le premier gars avec qui elle couche, ni le deuxième, mais c'est pas une « agace », ni une fille facile qui baise avec n'importe qui ! Elle a trop de caractère ! Personne oserait la traiter de « guidoune » ! C'est juste une fille... déniaisée. Qui aime explorer et essayer. C'est vrai que c'est pas tout le monde qui l'aime, mais les gens sont généralement impressionnés par elle... La drogue ? Rien d'inquiétant. Elle prend du hasch de temps en temps, ça pot... Quand elle est gelée, elle parle beaucoup pis elle raconte des drôles d'affaires. Par exemple elle dit qu'elle est en train de se limiter, dans cette petite vie tranquille. Qu'elle doit défoncer les murs qui l'entourent. Des affaires de même. Ça me fait rire. Je l'aime ben, je pense.

MÉLANIE BOUDRAULT, la grande amie :

Elle a beaucoup d'amis, mais c'est pas tout le monde qui l'aime. Il y en a qui la trouvent un peu trop directe, mais koudon... C'est vrai qu'elle est difficile, des fois. Au secondaire, elle pétait des scores, mais combien de fois les profs l'ont envoyée chez le directeur parce qu'elle était une tête forte ? Le directeur de l'école était ben embêté : pas facile de punir une étudiante qui a 95 pour sa moyenne générale ! Y en a aussi qui la trouvent un peu trop... audacieuse. Mais le monde c'est Brossard, c'est straight ! C'est sûr que ses parents feraient sûrement une crise cardiaque s'ils savaient qu'elle prend de la dope pis qu'elle a baisé avec cinq ou six gars, eux qui pensent qu'Alice est un ange ! Mais ça enlève pas qu'elle est une bonne fille et qu'elle adore ses parents... Moi aussi des fois, je trouve qu'elle y va fort, mais je la respecte tellement ! Elle est super intelligente ! Une contestataire qui va aller loin, je suis sûre.

LAURENT LÉVY, le professeur de philosophie :

Comme beaucoup d'adolescents brillants, elle est encore pleine de contradictions et son côté contestataire peut paraître par moments puéril. Par exemple, nous avons étudié un texte de Nietzsche l'autre jour, un texte dans lequel l'auteur dit qu'il faut arrêter de diviser les choses en « bien » et « mal ». Ça fait toujours réagir les étudiants, vous pensez bien, parce que plusieurs ont l'impression que Nietzsche veut abolir toute forme morale, ce qui les scandalise. Nietzsche a tellement été incompris ! Les nazis, entre autres, ont récupéré sa pensée et l'ont complètement déformée ! Mais j'm'égare... Alice, donc, a été très impressionnée par ce texte. Elle était d'accord et s'est mise à dire qu'en effet la morale était un obstacle à la liberté, qu'il fallait faire dans la vie tout ce qui nous passait par la tête et que Nietzsche avait bien raison. Elle était vraiment exaltée. Je lui ai expliqué que la pensée du philosophe était un peu plus compliquée, mais elle ne voulait rien entendre. Elle venait manifestement de découvrir cet auteur et, dans l'enthousiasme, était convaincue de bien comprendre après avoir lu seulement quelques lignes de lui. C'est ça, Alice : une passionnée brillante et curieuse mais trop impulsive et, avouons-le, un peu naïve. Le plus drôle, c'est qu'elle se contredit. Une semaine après avoir lu ce texte, nous avons parlé de certains problèmes éthiques, comme l'euthanasie. Et là, Alice s'opposait à cette pratique, affirmant que nous n'avons pas le droit moral d'enlever la vie à quelqu'un. Le droit « moral » ! Assez contradictoire, non ? (rires) Je lui ai fait remarquer cette contradiction ; elle ne m'a pas trouvé drôle, évidemment. Peu importe ces paradoxes au fond... Pour l'instant, elle est tiraillée par des extrêmes, elle réfléchit à tout ça, se pose des questions, se contredit... À son âge, c'est une preuve d'intelligence. J'aime bien les étudiants qui se contredisent, qui maîtrisent mal les concepts mais qui au moins sont curieux intellectuellement. E

tout cas, ils sont plus intéressants que ceux qui viennent à tous mes cours, qui font des travaux sans véritable point de vue personnel et qui croient qu'un film comme Forrest Gump est une réflexion profonde sur le sens de la vie (rires)...

MÉLANIE BOUDRAULT :

Il y a dix jours, au party de fin d'année, je lui ai demandé comment elle avait trouvé notre première année de cégep. Elle m'a dit : « Faut aller au bout de soi, Mélanie. Faut briser les conventions, sortir de l'ordinaire et des chemins tracés d'avance. Pis c'est pas en restant ici que ça arriver ! » Quand elle parle de même, je sais pas trop ce qu'elle veut dire. Je lui ai demandé si elle voulait quitter Brossard, lâcher l'école. Elle m'a pas répondu. Elle aime l'école, elle aime sa famille mais en même temps... Elle est un peu mêlée, je pense.

LAURENT LÉVY :

Alice est une fille très intelligente qui n'a pas encore le parfait contrôle de sa pensée. Sauf que contrairement à plusieurs qui sont dans la même situation, elle va prendre les moyens pour trouver une réponse solide, pour se trouver elle-même. Je n'en doute pas un instant.

ALISS

ou

« *La vie est ailleurs* » et autres vérités troublantes

Notre conte, comme il se doit, s'ouvre sur une situation initiale en apparence équilibrée : c'est le mois de mai, le soleil brille et la journée s'annonce parfaite. Mais si on y regarde de plus près, nous constaterons que notre héroïne Alice a déjà pris une décision qui est venue briser cet équilibre et qui va amener de grands changements dans sa vie. De quelle décision s'agit-il donc ? Approche, auteur, lecteur, approche ! Alice est là, dans cette voiture... Allons la retrouver ! L'aventure commence !

Je traverse le pont.

Drôle de *feeling*. Pas d'emprunter le pont Jacques-Cartier comme tel (je l'ai quand même fait un certain nombre de fois), mais de le traverser en sachant que je ne le reprendrai plus. Pas avant un bon bout de temps, en tout cas. Le fleuve Saint-Laurent, les poutres de métal toutes rouillées, la tour de Radi Canada, la grosse enseigne de Molson, les *buildings* du centre-ville... Je les ai jamais regardés avec autant d'attention.

— Je te laisse où, la grande ?

— N'importe où.

Première fois que je fais du pouce, aussi. Mes parents seraient pas contents. De toute façon, ils ne sont pas contents en ce moment même. Je leur ai annoncé la grande nouvelle. Depuis deux semaines ma décision est prise, mais j'ai attendu la fin des cours. En fait, j'ai surtout attendu aujourd'hui, le 25 mai, jour de ma fête. Le jour de mes dix-huit ans. Symboliquement, je trouvais ça intéressant. Et puis, c'est l'an 2000. Dix-huit ans en l'an 2000 : c'est pas un hasard. C'est un signe. Une preuve que j'ai pris la bonne décision.

Au moment où ils me demandaient à quel restau j'avais le goût d'aller pour ma fête, je leur ai balancé la bombe. Papa, maman, je retourne pas au cégep en août. Pis je vais aller rester en appartement à Montréal.

Ils m'ont pas crue. Ils pensaient que je blaguais. Ah, ah, sacrée Alice, une vraie comique. Ils ont pas ri longtemps. Ils ont fini par réaliser que je niaisais pas.

C'est là que les cris ont commencé. Pas les miens, les leurs. Fallait s'y attendre. Je suis restée calme presque tout le long. J'ai même essayé de leur expliquer. Je dis bien « essayé », parce que honnêtement, c'est pas super clair pour moi non plus. Je leur ai dit que je me posais plein de questions, depuis quelque temps, que je réfléchissais beaucoup. Ils l'avaient sûrement remarqué, non ? Je leur ai dit que je les aimais, que j'aimais mes amis, que j'haïssais pas non plus la vie que je menais... mais...

— Mais quoi ? a tonné mon père. C'est quoi d'abord, le problème ?

Papa qui jouait les gros méchants, qui voulait me faire peur. Mais il était vraiment déconcerté,

le voyais bien. J'ai continué à rester calme. J'airépondu qu'il fallait que je connaisse autre chose. Parce qu'il y a d'autres choses, je le sais. D'autres possibilités de vie, d'autres moyens d'envisager l'existence. Je veux expérimenter l'ailleurs, aller au bout de moi-même. Qu'est-ce qui existe, l'extérieur de la famille, des amis et de l'école ? Et, surtout, qu'est-ce qui existe en dehors des conventions ? En dehors des règles ? En dehors du conformisme ? En quoi cette vie est meilleure qu'une autre ? En quoi cette ligne droite que nous nous efforçons de suivre est plus pertinente et plus intéressante qu'une ligne sinueuse ? Là, j'ai vu qu'ils comprenaient pas trop, que je les perdais un peu... J'ai changé de cap et je suis redevenue terre à terre :

— Peut-être que j'aimerai pas ça, peut-être que je vais me planter, mais il faut au moins que je sache, que je l'essaie, que je l'expérimente. Sinon, je vais vivre le restant de ma vie sans savoir. Parce que ça, je peux pas. Vous me connaissez, je suis trop curieuse, trop affamée de tout... Je vais aller essayer. C'est tout.

Ç'a été le tour de ma mère. Elle, ce n'est pas la colère, son atout. C'est la déception. La désillusion. Les hochements de tête, l'affaissement sur une chaise, le visage entre les mains, toute la panoplie, quoi. Mais dans son cas aussi, c'était honnête. Je le sentais.

— Je ne te reconnais plus, Alice, qu'est-ce qui t'arrive ? Abandonner tes études !

J'ai rectifié. Je n'abandonne pas, je fais une pause. Pour voir. Pour essayer autre chose. Je retournerai peut-être, on verra. Cela n'a pas réconforté maman du tout. Mais tu vas vivre de quoi Alice, à Montréal ? T'inquiète pas, maman, je vais me trouver un boulot. Mais pourquoi, pourquoi Alice, faire une telle folie ? Tu cherches quoi, au juste ? Je le sais pas, maman. Je le sais pas, mais je veux chercher, je veux essayer, point final. Pis si je me suis trompée, je vais revenir ! C'est tout !

Les larmes ont commencé à monter aux yeux de ma mère. Mon père s'approchait de plus en plus du point d'ébullition. En silence, il tournait en rond. Ça me faisait vraiment de la peine de les mettre dans un tel état, de les décevoir ainsi. Jamais ils n'avaient pensé que je prendrais une telle décision. Ils ne me reconnaissaient tout simplement plus. Mais peut-être m'avaient-ils toujours connue en surface aussi... S'ils savaient tout ce que j'ai déjà fait... Des choses dont ils ne se doutent même pas...

La grosse voix s'est de nouveau élevée. Seulement cinq mots :

— Il n'en est pas question !

Mots absurdes, grotesques. Les mots de la loi. Et moi, la petite fille sage, j'avais toujours, en apparence du moins, respecté cette loi. C'est fini, ça. J'ai dix-huit ans, papa, tu peux plus rien m'interdire, maintenant. Je suis une adulte, je fais ce que je veux. Je ne voulais pas vous demander ta permission, je voulais juste vous prévenir, c'est tout. Je me donne deux semaines pour me trouver un appart et une job à Montréal, ensuite je pars. Avec votre bénédiction, ce serait formidable, mais elle n'est pas indispensable.

— Écoute, la grande, moi, je m'en vais sur Rachel, ensuite sur Saint-Denis, jusqu'à Jean-Talon. Tu restes avec moi jusque-là ou je te dépose avant ?

Très court moment de réflexion.

— Je vais... je vais descendre sur Saint-Denis...

Quelle différence, puisque je n'ai aucune idée où je vais ? Parce que je suis partie pas mal plus tôt que je l'avais planifié, finalement. C'est ça, le problème : t'as beau tout planifier, ça arrive jamais tout à fait comme tu l'attendais. J'avais peut-être prévu la tristesse de mes parents, leur incompréhension, mais j'ai jamais pensé que mon père irait jusque-là...

— Écoute-moi, Alice, et écoute-moi bien ! Si tu renonces pas immédiatement à cette folie, c'est pas dans deux semaines que tu t'en vas, c'est tout de suite !

Ça m'a sciée ! Papa me connaît pourtant assez pour savoir qu'on menace pas une fille orgueilleuse comme moi-même en personne ! Très bien, parfait ! Mon calme et ma tristesse se sont évaporés d'un seul coup. J'ai pas réfléchi, j'ai crié je sais pas quoi et je suis allée préparer une petite valise.

Vraiment petite. Là, c'est devenu vraiment caricatural. Mon père qui me menaçait, ma mère qui pleurait et qui me suppliait de réfléchir, et moi, en beau maudit, insultée, blessée, qui faisais ma valise, en leur criant des affaires du genre : « Je me doutais que vous comprendriez pas, mais jamais que vous me menaceriez de même ! » ou « Ce que tu viens de me dire là, p'pa, ça démontre à quel point j'ai raison de vouloir aller voir ailleurs ! », et autres grandes phrases dignes du pire des mélodrames.

Sur le seuil de la porte, ma mère m'a implorée une dernière fois. Elle, je l'ai embrassée. Mon père, je l'ai regardé et, malgré le ressentiment que j'éprouvais, je lui ai dit assez calmement, mais assez froidement aussi :

— Si je me suis trompée, je vais revenir !

— Si tu t'en vas, tu reviens pas !

Criss d'orgueilleux ! Je retiens pas des voisins, c'est clair ! Je le sais qu'il le pensait pas vraiment, que c'était une façon désespérée d'essayer de me retenir, mais c'était la pire chose à me dire. Je suis partie sans ajouter un mot. Sans le savoir, mon père venait de me donner la plus grande motivation pour partir.

Et voilà. Ça fait même pas trois quarts d'heure de ça. Je suis restée pompée tout le long. Pompée quand j'ai commencé à faire du pouce. Pompée quand le gars m'a embarquée. Pompée quand on a roulé sur Taschereau. J'ai commencé à me calmer sur le pont Jacques-Cartier. Maintenant, rue Saint-Denis, j'ai repris le contrôle de mon moi-même en personne... Je réalise ce qui vient de se passer. Mais pis j'en reviens pas.

— Ici, ça va ?

— C'est parfait.

Je descends avec ma petite valise, remercie le gars.

Je regarde autour de moi. Me voici à Montréal. Pour de bon. À part mes parents, personne ne le sait. À la vitesse où je suis partie, j'ai pas pu avertir personne. Ni Mélanie, ni Julien, ni personne. Dis-moi qu'il y a un party d'organisé pour ma fête, ce soir, chez Julien ! Hé, ben ! Ils vont être surpris !

Faudrait que j'appelle Julien, pour le prévenir. Ou Mélanie. Mais j'ai pas envie. Appeler pour expliquer, justifier... M'en sens pas capable... Plus tard. Quand je serai installée...

Installée !

Il est quatre heures de l'après-midi. Je suis lâchée lousse à Montréal. Sans appart, sans job.

L'angoisse. La vraie.

Tellement angoissée qu'une idée me fait de l'œil, sournoise : retourner à la maison, tout de suite. Après tout, j'étais pas malheureuse, à Brossard. Un peu limitée, mais pas malheureuse. J'ai un bon avenir devant moi ! J'ai...

J'oblige cette partie de moi à se taire immédiatement. Heille, tu voulais venir à Montréal, ça fait même pas cinq minutes que t'es arrivée pis tu veux retourner chez papa et maman ?

Je pense alors à Laurent Lévy, mon prof de philo. Qu'est-ce qui me prend de penser à cet épais-là ? Je le revois très bien avec son petit sourire condescendant, son air chiant qui voulait dire : *Tu es encore mêlée, Alice, mais en vieillissant, tu comprendras...* Je suis pas mêlée pantoute ! C'est lui qui ne comprend pas, ou qui ne comprend plus ! Il a déjà été jeune, lui aussi, il a sûrement déjà voulu conquérir le monde, mais là, il a vieilli, il a une job permanente et quand il tombe sur des jeunes qui lui rappellent sa propre jeunesse, il camoufle sa désillusion sous un air supérieur et ironique ! Si j'étais au courant de ce que je suis en train de faire, je suis sûre qu'il dirait à mes parents : *Inquiétez-vous pas, c'est une petite crise temporaire, la rébellion normale d'une jeune fille brillante qui ne comprend pas encore tout...* Ben va chier, Laurent Lévy ! Va chier, pseudo-intello qui n'ose plus !

Je m'efforce de me calmer. OK, c'est vrai : je suis seule et démunie, pas préparée ni rien. Mais je suis brillante, débrouillarde, et j'ai pas mal d'économies, quand même... Au fond, le défi n'en est que plus grand, plus intéressant ! Si je retournais chez moi maintenant, je ne m'en irais plus, après

J'aurais plus le courage, je suis sûre. Juste à imaginer le sourire victorieux de mon père ! Et ma mère qui dirait : « C'est bien, Alice, c'est une sage décision ! »

Sage décision ! Heille ! je veux plus être sage, justement !

Je prends ma valise et me mets en marche en observant les piétons que je croise, cette faune montréalaise si diversifiée que j'ai toujours tellement aimée !

Trois mois. Je me donne trois mois pour essayer. Pour essayer un autre genre de vie. Si ça foire, je suis malheureuse, si je suis pas capable, je retournerai chez mes parents. Malgré ce qu'a dit mon père, je le sais qu'ils me reprendraient...

Essayer, au moins...

Alors voilà, tant qu'à me lancer un défi, je me le lance jusqu'au bout : je trouve un appartement aujourd'hui même. N'importe lequel. Seules restrictions : ça doit être un 3 1/2, pas trop cher, et le proprio doit accepter de me signer un bail de trois mois. Le premier que je vois qui fait mon affaire, le prends. Ensuite, je me trouve une job (je voudrais quand même pas trop entamer mes économies à la banque). J'essaie ça pendant trois mois, et après, on verra.

L'aventure, quoi.

Excellente décision. Je souris en marchant. Je sais pas où je vais, mais j'y vais.

*

Faudrait peut-être que je pense à un endroit précis pour entreprendre mes recherches.

Pas très loin devant moi, je reconnais Sainte-Catherine. Au coin, des punks, des *skins*. Les « jeunes de la rue », comme on les appelle à *Enjeux* et autres émissions très, très sérieuses.

Mains tendues qui quêtent des sous aux passants.

— Un p'tit peu de monnaie, s'il vous plaît...

Il y en a un qui est même insistant :

— S'il vous plaît, monsieur, donne-moi un peu de change. Envoie donc, juste trente sous !

Je m'arrête, les observe un moment. Eux aussi, quand ils sont partis de leur maison, ils devaient avoir une soif d'absolu. Sauf qu'ils n'ont pas compris. C'est pas ça que je cherche, moi, je veux pas devenir comme ça. Je veux dire oui à tout, sauf à l'inertie. Celle du corps comme celle de l'esprit.

Un homme passe rapidement devant les jeunes. Trois mains se tendent.

— Un p'tit peu de change, monsieur ?

L'homme s'arrête, les regarde, hésite à repartir. Il finit par sortir son portefeuille avec empressement. Kling ! Les trois paires d'yeux s'allument comme des phares de voiture. L'homme tend un billet, sans viser un jeune en particulier. Le monsieur a pas l'air riche, pourtant. Vêtements vieillots, usés, qui ont sûrement déjà été beaux mais qui ont accumulé pas mal de millage.

Une âme charitable, j'imagine. Une bonne conscience.

Le billet est avalé par une main. Remerciements mous. L'homme se remet en marche, deux fois plus vite que tout à l'heure. Je le suis des yeux, machinalement. Il aligne distraitemment son portefeuille vers la poche de son pantalon et... ziiip ! Par terre, le portefeuille !

Le gars continue à marcher. Rien vu.

Quelques piétons passent près du portefeuille mais personne ne le remarque. L'homme s'éloigne de plus en plus.

Je vais ramasser le portefeuille. Une cinquantaine de piastres à l'intérieur. Là-bas, le monsieur est en train de traverser Saint-Denis. Sans réfléchir, le portefeuille d'une main et ma valise de l'autre, je m'élance à sa suite...

En même temps, la voix de mon prof de philo revient résonner dans ma tête.

Pourquoi tu ne gardes pas l'argent, Alice ?

Hein ? Mais voyons, parce que c'est pas correct, c'est pas le mien ! Il faut que je le lui remette.

~~Je vois. Tu respectes donc une convention sociale et morale, en l'occurrence l'honnêteté...~~

C'est quoi, ça, de l'ironie ? Fais de l'air, Laurent Lévy ! T'es plus mon prof, fait que disparaît de ma conscience ! Là-dessus, je saisis un revolver virtuel et lui loge une balle dans la tête. Tiens. Je vais enfin avoir la paix.

Le monsieur est rendu de l'autre côté. Il se dirige vers une entrée du métro Berri, au pas de course. Je veux bien lui redonner son portefeuille, mais qu'il m'aide un peu ! J'ai une valise, moi, en plus !

Le temps que je traverse la rue, mon monsieur a disparu. Sûrement dans le métro. Je prends le même chemin que lui, descends l'escalier roulant. Je marche rapidement dans un corridor souterrain tapissé de pubs, rempli de gens. Au loin, je vois enfin mon monsieur, en train de payer son billet au guichet. J'accélère le pas, lui lance même un « Hé, monsieur ! » pourtant retentissant, mais l'autre n'entend que dalle. Quand j'arrive au guichet, il a déjà traversé le tourniquet et descend vers le quai.

Ben, tant pis ! Je paierai pas un ticket de métro pour aller lui redonner son portefeuille certain ! Ça a une limite !

Quand même, cinquante piastres... Il risque d'être ben malheureux quand il va se rendre compte qu'il ne les a plus... En plus, il a vraiment pas l'air riche...

Hésitation, hésitation, quand tu nous tiens...

Je paie donc pour un billet, traverse le tourniquet et descends à mon tour vers le quai. De toute façon, il aurait fallu que je prenne le métro à un moment donné, non ?

Le métro arrive. Je cherche mon monsieur des yeux. Là-bas, il entre dans un wagon. Vite, vite, je m'élançe, je me propulse, je me fusée-à-réactionne vers le wagon et réussis à me glisser entre les portes coulissantes à demi coulissées, exactement comme Indiana Jones.

Je dépose ma valise sur le plancher et ricane de satisfaction, ah, ah, ah ! Quand le monsieur va voir tout ce que j'ai fait pour le rattraper, il va peut-être me donner un petit dix dollars en guise de remerciement. On sait jamais...

Il n'y a que quatre autres passagers dans le wagon dont, évidemment, mon bonhomme. Assis, il se frotte les mains nerveusement. Pas l'air très rassuré.

— Monsieur.

M'entend pas.

— Hé, monsieur.

Il me regarde enfin. Il a une tête frisée, les cheveux châtain blond. Des yeux bleus ahuris. Pas loin de quarante ans, je dirais. Son regard tourmenté s'attarde sur moi, ignore complètement le portefeuille dressé sous son nez.

— Vous avez perdu ça, monsieur.

Je tends le ça avec insistance. Il le voit enfin. Ne comprend pas. Fouille dans les poches de son vieux veston, de son vieux pantalon. Il a une cravate noire, aussi miteuse que le reste de ses vêtements. Le genre de gars qui, malgré sa misère, tient encore à conserver une image de classe. C'est comique et triste à la fois.

Il allume enfin.

— Ho !... Je... Ho, hé b... b... b... bien !

Il tend la main pour reprendre son bien.

— Mer... mer... merci beauc... beauc... ccc... coup, madem... dem... dem...

Un bègue. Ce sera pas simple.

— ... mademmm... mmm... moissss...

Ses yeux reviennent sur moi... et là, on dirait qu'il me voit vraiment. Sa main, qui avait presque atteint son but, s'immobilise. Ça se transforme soudain dans son regard, comme si on avait mis une ampoule neuve. Sa main s'abaisse, sans qu'il ait repris son portefeuille.

— Merci beaucoup, mademoiselle.

Eh ben voilà ! Il l'a dit ! C'était pas si difficile, hein, Vieille Cravate ? Il me contemple toujours l'air fasciné, puis lance, comme ça, tout naturellement :

— L'honnêteté est une denrée si rare, de nos jours. Surtout chez les jeunes qui, en reniant leurs aînés, ont jeté par la même occasion les valeurs pourtant fondamentales que ceux-ci représentaient.

Batince ! Un livre ! Je parle à un livre ! Les pages ont un ton un peu nasillard, mais c'est un livre quand même !

— Faut pas généraliser, que je dis, amusée. Il y a encore des jeunes qui ont ben de l'allure.

— Bien sûr, vous avez raison. Généraliser est un raccourci intellectuel dangereux. Voilà un grossière erreur de ma part, mais, heureusement, *errare humanum est* !

Pas possible. Il doit être prof de littérature à l'université. Ou alors il travaille à la chaîne culturelle de Radio-Canada. Mais contrairement à cette bande de poseurs, il n'y a rien d'affecté chez lui, pas de pédanterie. C'est naturel, il s'en rend même pas compte.

Le métro s'arrête à la station suivante. Deux passagers en descendent, un autre monte.

— Alors voilà, bonjour.

Je viens pour sortir lorsque je réalise que je tiens toujours le portefeuille. Je reviens vers Vieille Cravate. Derrière moi, la porte coulissante se referme. Bon, je sortirai à la prochaine. Je tends le portefeuille vers l'autre.

— Vous êtes pas pour le perdre une seconde fois !

— Comment vous appelez-vous, mademoiselle ?

Il ignore le portefeuille. Il veut jaser. Lui serais-je tombé dans l'œil ? Ça m'amuse, ça.

— Franchement, vous pouvez laisser faire le vouvoiement. J'ai juste dix-huit ans...

— Si tu veux. Alors, comment t'appelles-tu, jeune fille ?

— Alice.

Holà ! La réaction ! Je lui aurais dit « Roger » qu'il aurait pas autrement écarquillé les yeux !

— Alice, qu'il marmonne. C'est... c'est un bien joli nom...

— Vous, c'est quoi ?

On dirait qu'il sait plus trop s'il devrait continuer à me parler. Mais son sourire revient.

— Charles.

— Hé bien, Charles, voilà votre portefeuille.

Et je lui tends son satané portefeuille en me disant qu'il va bien finir par le prendre. Il le voit même pas, merde ! Il me dévore des yeux. Franchement, ça en devient presque gênant.

— Et qu'est-ce qu'Alice fait dans la vie, si je peux me permettre cette inoffensive indiscretion ?

— Je viens de quitter ma maison de Brossard pour venir vivre ici, à Montréal.

— Ah, bon ? Et l'école ? J'imagine que tu fréquentes le cégep, n'est-ce pas ?

— Oui, hé ben, je le fréquenterai plus. C'était une relation enrichissante, mais qui manquait trop de piquant à mon goût.

— Que vas-tu faire, alors ?

— Vivre autre chose. Découvrir une autre vie. Aller au bout.

— Au bout ? Mais de quoi donc ?

Il me prend au dépourvu. Je sais pas trop quoi répondre. Je hausse les épaules, comme ça, et réponds avec négligence :

— Au bout de tout.

Ouais, bon, pas trop fort comme réponse, j'admets. Lévy ricane dans mon dos, hé, hé, hé. T'as gueule, le cadavre !

— Ça peut mener loin, ça, au bout de tout, jeune fille. Très loin. Parfois trop. À des endroits insoupçonnés.

Ah, non ! Pas de morale, *please* ! Je suis partie de chez papa et maman justement pour ne plus vivre dans le monde de Walt Disney ! Et puis, qu'est-ce qui me prend, de lui raconter tout ça ?

— Vous, vous faites quoi ?

Il se trouble de nouveau.

— Je suis mathématicien de formation. J'ai pratiqué ce difficile mais passionnant travail durant quinze ans. Je l'ai même enseigné durant quelques années en Angleterre.

— Ah ? Vous êtes Anglais ?

— Non, pas du tout. Je suis un Québécois de souche. On m'a proposé un contrat d'enseignement intéressant au pays du brouillard...

Le pays du brouillard ! Fiou !

— ... et j'y suis resté environ cinq ans.

— Vous êtes revenu enseigner ici ?

— Non, je... Disons que... Enfin, bref, je n'enseigne plus, voilà.

— Ah ? Pourquoi ?

Aux signes déjà nombreux de malaise, Charles ajoute le mordillement de sa lèvre inférieure. Je sais pas s'il aurait répondu, mais un gars est venu le tirer du pétrin. Grand maigre, l'air hispanique, habillé hyper *fresh*.

— T'aurais-tu l'heure ?

Le métro ralentit, s'arrête. Ça doit être la troisième ou la quatrième station depuis le début de notre conversation. Il ne reste dans le wagon que Charles, Fresh-Latino et moi-même en personne. Charles qui a enfin saisi que la question lui était adressée, consulte sa montre.

— Il... il est sei... sei... seize heures dou... dou... dou... douze.

Le gars remercie, sort. Portes qui se referment, métro qui repart. Mais Charles fixe toujours sa montre, comme si elle venait de lui lancer une obscénité.

— Sei... sei... seize heures dou... douze ! Doux Jé... Jé... Doux Jéééé... ésus !

Hop ! Le voilà sur ses pattes à arpenter le wagon désormais vacant. Son stress est revenu, son bégaiement aussi et je n'existe plus, il parle même tout seul :

— Elle... elle a d... d... dit qu'apr... apr... après seize heures trente, elle ne s... s... serait plus là... là ! Et... il faut que je... je... je passe chez m... m... moi a... a... avant !

— En retard à un rendez-vous ?

Il se souvient de moi. Arrêt sec.

— Non... Je veux dire, oui... Enfin, c'est un peu compliqué, vois-tu...

Il se plante devant la porte. Il descend donc à la prochaine. Dommage, j'aurais aimé en savoir un peu plus sur lui. Je le trouve plutôt rigolo.

— Et pourquoi vous enseignez plus les maths, finalement ?

Le métro ralentit. Charles me regarde dans les yeux. Avec gravité.

— Parce qu'il n'y a plus de logique.

Je prends cette phrase, la couche sur une table d'opération, la dissèque, fouille dedans : je n'y trouve absolument rien.

Quelle sorte de réponse que c'est ça ?

Le wagon est complètement arrêté, les portes coulissantes s'ouvrent et Charles sort. Je me lève, lance :

— Bonjour, là !

Il se retourne. Nous nous regardons longuement par les portes.

Portes qui demeurent ouvertes, d'ailleurs...

Il se passe quelque chose. Le temps est suspendu. J'ai toujours trouvé cette métaphore idiote, mais pour la première fois, je comprends ce qu'elle signifie.

Charles et moi nous observons toujours, immobiles. Lui sur le quai, comme s'il avait envie de m'~~dire quelque chose, sans oser le faire ; moi dans le wagon, me sentant toute chose, ne sachant qu~~ faire.

... et les portes qui ne se referment toujours pas...

Puis tout à coup, Charles s'éloigne, presque en courant.

C'est quoi, ça, dans ma main ?... Merde ! C'est pas vrai ! Le portefeuille !

— Hé ! Charles !

Au même moment, le temps se donne un élan et reprend son cours, car les portes coulissantes commencent enfin à coulisser. Je saisis ma valise et refais mon numéro d'Indiana Jones à l'envers. Je suis à peine sortie du wagon que le métro repart derrière moi.

— Charles !

Il se retourne enfin, sur le point de s'engager dans le couloir de sortie. Je brandis son portefeuille. Il comprend. Revient vers moi. Point de jonction. Échange de la marchandise. Enfin !

— Merci. La distraction est mon plus ancien compagnon.

— C'est pas grave, que je dis bêtement.

Il hésite de nouveau. Ce gars-là doit passer la moitié de sa vie à hésiter. Il regarde sa montre et s'affole.

— Il faut vraiment que je file. Au revoir, Alice, et... retourne chez toi.

Méchante douche froide ! Charles repart au trot. Il disparaît dans le couloir de sortie et le bruit de ses sabots s'atténue jusqu'à extinction totale.

Retourner chez moi ? Laisse donc faire !

Je m'assois sur un banc pour attendre la prochaine rame. Tout de même, je trouve que cette rencontre est un bon présage pour ma nouvelle vie à Montréal. Comme si ce portefeuille que j'avais trouvé était un signe du destin. Amusant. Très amusant.

Je jette un coup d'œil autour de moi. Pas un chat, désert, personne, *nobody*. On entend presque des criquets. À quelle station suis-je donc ? Je regarde sur le mur derrière moi. Le nom de la station est écrit nulle part. Je regarde de l'autre côté des rails, sur le quai en face. Désert aussi. Pas de nom de station non plus. Quand je suis partie de Berri, tantôt, j'ai pas fait attention. Tout ce que je sais, c'est que je suis sur la ligne verte, mais je sais pas quelle direction.

Ah ! tiens, il y a quelqu'un de l'autre côté, presque au bout du quai, là-bas. Une fille. Habillée d'un bustier et d'une jupe courte. Elle a l'air dans un sale état. Ses vêtements sont en lambeaux et ses cheveux anarchiques. Des cheveux bruns et longs, comme les miens. Je me demande même si je ne perçois pas des traces de sang sur son visage et ses jambes. Elle est assise, ou plutôt écrasée sur un banc. Elle semble à peu près de ma grandeur. Le même âge que moi, ou à peu près...

On dirait même que...

... comme si elle...

J'avance la tête, incrédule.

Voyons, c'est fou, ça ! Je la distingue pas parfaitement, mais on dirait vraiment que...

... comme si elle...

Je me lève sans cesser de la fixer. Ça se peut pas ! Il faut que j'en aie le cœur net ! Je me mets en marche vers le bout du quai, dans l'intention d'arriver à sa hauteur. Seulement séparée par la fosse des rails, je n'aurai aucune difficulté à bien discerner ses traits.

Tandis que j'avance, elle se précise de plus en plus, affalée sur le banc, comme un paquet jeté en tas... Elle est vraiment maganée. Comme si un autobus lui était passé dessus. Mais voilà que le métro arrive de l'autre côté et me cache la fille. Je me mets à courir. Il faut au moins que je la voie à travers la vitre du wagon ! Au loin, je la distingue qui monte, titubante, vacillante. Plus vite, plus vite ! Mais le métro se remet en marche. Je cours le plus rapidement que je peux, pouf, pouf... Et le métro q

accélère ! Minute ! Il faut que je la voie, attendez ! Mais le métro va évidemment plus vite que moi et ~~trois secondes plus tard, lorsque j'arrive enfin au bout du quai, les phares moqueurs sont déjà lo~~
dans le tunnel.

Un peu essoufflée, je finis par hausser les épaules. Bon. Tant pis. J'imagine que si je l'avais vue c
près, la ressemblance aurait été moins frappante...

Je retourne m'asseoir sur un banc.

Attends.

Silence total. Même pas de musique quétaine dans les haut-parleurs.

Et toujours pas de métro. Serait-ce la grève qu'ils annoncent depuis plusieurs jours qui vie
d'éclater ? Pas en plein milieu de la journée, quand même !

Au fait, qu'est-ce que j'ai à attendre ? Pourquoi je veux reprendre le métro ? Pour aller où ? J'
oublié mon défi ou quoi ? Trouver un appart, n'importe où, le premier qui fait l'affaire...

Le hasard a décidé que ce serait ici. Alors aussi bien sortir et chercher.

En haut de l'escalier roulant, il n'y a personne non plus. Grande aire ouverte en béton, avec un
seule sortie pour remonter vers l'air libre. Là, devant moi, le guichet.

Je cherche sur les murs le plan habituel des lignes de métro pour découvrir la station. Pas de pla
Vraiment, je suis tombée sur la station la plus mal entretenue de toute l'île !

Je vais au guichet. À l'intérieur, le Monsieur Métro regarde une télévision. Je ne vois pas l'écran
mais ça doit être l'image d'une caméra de surveillance. Quoique j'aie rarement vu un employé
surveiller avec autant de zèle : il m'a même pas vue arriver. J'approche ma bouche de l'ouverture d
la vitre.

— Excusez-moi...

Monsieur Métro tourne la tête. Il est blême à faire peur et très cerné. Il doit pas dormir souven
celui-là.

— Oui ?

Le son de sa télévision me parvient très faiblement. S'il y a du son, c'est que ce n'est pas un
caméra de surveillance. Une vraie télé ? Dans un guichet de métro ?

— J'aimerais savoir à quel métro on est.

Il me regarde, bras croisés, sourcils froncés.

— Je comprends pas.

Je hausse ma voix :

— Où on est ?

— Ah ! bon !

Il retourne à sa télévision et me répond évasivement :

— On est jeudi.

Je me demande si j'ai bien compris. Ai-je bien compris ? J'ai bien compris. Donc c'est lui qui m
mal comprise. Voilà, c'est ça.

— Non, c'est pas ça que je vous demande.

— Dommage, parce que moi, c'est ce que je te réponds.

Il me rétorque ça calmement, sans même daigner me regarder. J'en demeure sans voi
Estomaquée. Bouche bée. Et autres synonymes.

Je distingue alors plus nettement les sons de la télé. C'est faible, mais... halètements, râle
ricanements, cris de plaisir...

Mais... mais ce gars est en train d'écouter un film porno ! C'est un film porno, j'en mettrais m
main au feu !

— Écoutez, vous pourriez être poli ! Je veux juste savoir à quelle station je suis !

Monsieur Métro me regarde enfin, d'un air totalement ahuri.

— Quoi, encore toi ?

— ~~Hein ? Encore moi ? Ben oui, encore moi ! Je vous ai posé une question !~~

— Je suis pas là pour répondre aux questions, moi ! Je suis là pour surveiller, c'est tout ! Là, tu m'déranges dans mon travail de surveillance !

Il se penche vers la télé et se remet à étudier l'écran avec un sérieux et une concentration parfaitement déroutants.

— Surveiller ! que je m'écrie avec mépris. Surveiller un film de cul !

— Pourquoi pas ?

Ça me bouche raide. Il continue :

— Les gens croient qu'on peut juste « regarder » un film porno. C'est faux. On peut le surveiller. C'est même étonnant tout ce qu'on peut surveiller là-d'dans...

Il retourne à son écran. Me revoilà sans voix. Estomaquée. Bouche bée. Sauf que là, je ne trouve plus de synonymes.

Ça y est, j'ai compris : un fou. Voilà. Il y a le fou du village ; lui, c'est le fou de la STCUM !

J'abandonne. Au moment de franchir le tourniquet, je lui lance, menaçante :

— Je vais me plaindre, vous savez ! Je vais appeler à la ville pis je vais vous dénoncer ! Ils vont vous jeter dehors !

Là-dessus, je franchis le tourniquet, fière de ma tirade. J'entends alors derrière moi :

— Ça m'étonnerait.

Je me retourne. Dans sa cabine, Monsieur Métro s'est tourné vers moi et, malgré la vitre, j'entends me dire :

— Ça m'étonnerait qu'on me jette dehors. Sais-tu ça fait combien de temps que je suis ici ?

À voir son teint blême et ses yeux cernés, j'ai soudain l'impression absurde que lorsqu'il dit « ici », il parle littéralement de sa cabine. Un drôle de frisson fait un sprint le long de ma colonne vertébrale.

J'entrevois enfin, de l'angle où je suis, l'écran de sa télévision. Je distingue vaguement des corps nus qui bougent, qui gigotent, qui copulent...

... et il y a du rouge, aussi... beaucoup de rouge...

Ma salive devient pâteuse.

— T'as pas idée, ajoute Monsieur Métro, si blême, si cerné.

OK, c'est assez. J'ai besoin de revoir le soleil, tout à coup. Pis vite.

Je marche vers l'escalier roulant. Une fois dessus, je me sens mieux.

Un fou, un vrai criss de fou. Pervers, en plus.

Et ce rouge, à l'écran...

Comment ils ont pu engager ce gars-là ?

Une minute après, je suis enfin dehors. Une rue ordinaire, anonyme, avec quelques piétons et quelques voitures qui passent. Je me tourne vers l'entrée du métro, pour connaître enfin le nom de la station. Sur la petite entrée de ciment, le logo blanc et bleu de la STCUM se dessine nettement, mais en dessous, le nom de la station est à peu près illisible. Les lettres blanches formant le nom sont presque toutes effacées ou arrachées, je sais pas trop. Vraiment la station la plus bordélique de tout le réseau.

Je tente quand même de deviner le nom de la station, malgré le peu de lettres encore visibles :

W D R D

Je me répète mentalement les six ou sept stations de métro dont je me rappelle par cœur les noms. Aucune ne correspond à ces lettres.

Bref, je sais toujours pas où je suis.

~~Je regarde autour de moi. La rue est un boulevard plus ou moins achalandé. Beaucoup de commerces, quelques immeubles à logements. Un quartier comme il y en a tant à Montréal. Je jette un coup d'œil au panneau qui indique le nom de la rue :~~

LUTWIDGE

Ça me dit rien pantoute.

Mais où suis-je, nom d'une pipe de saperlipopette ?

Bon. En tout cas, je suis pas au centre-ville. Toujours ça de certain.

En cherchant un piéton pour m'informer, j'aperçois mon Charles l'Angoisse, à une centaine de mètres devant moi. Il vient de sortir d'une petite rue transversale et marche maintenant sur Lutwidge dans le sens opposé du métro, d'un pas toujours aussi pressé.

Je vais aller le rejoindre. Il me renseignera. Je prends ma valise et me mets en marche, mais tandis que j'approche de plus en plus de Charles, la vue de son pas pressé et de son attitude fébrile me fait ralentir. Soudain, je décide non pas de le rattraper mais de le suivre ! Pour m'amuser ! Pourquoi pas ? Ce gars-là m'intrigue trop, et il m'a laissé sur ma faim, tout à l'heure. Je serais curieuse de savoir où il va, comme ça, si empressé...

Et me voilà-t-y pas en train de faire une Mata Hari de moi-même en personne et de suivre Charles le Mathématicien, à bonne distance, dans un quartier de Montréal que je ne connais pas du tout. Franchement, cette première journée à Montréal est plus mouvementée et surprenante que les deux derniers mois passés à Brossard !

Je traverse donc la rue en vitesse, mais un klaxon me fait reculer. Une Cadillac rouge aux vitres teintées passe devant moi. Pas très discret, comme bagnole. Je traverse enfin et me mets à suivre Charles à bonne distance. Durant ma filature, je croise plusieurs piétons. Quelques Noirs, quelques Asiatiques, mais surtout des Blancs. La rue est principalement occupée par des commerces dépanneurs, bars miteux, magasins à petits budgets, quelques restos *fast-food*... Apparemment, un quartier pauvre, mais de temps à autre, un restau très chic détonne, ou un bar aux allures très branchées, très *class*. Le même mélange de genres se fait voir chez les piétons. Rockeurs, québécois artistes, relax, mais quelques-uns arborent aussi le complet-cravate ou le tailleur chic des professionnels du centre-ville. Il y en a d'autres qui ont l'air tout simplement *weirds*, comme ce barbu hirsute en smoking ou cette fille habillée en pute mais avec deux sacs d'épicerie dans les bras. Ah ! La faune de Montréal !

Je suis Charles depuis une quinzaine de minutes et je commence à en avoir plein mon casque quand il tourne enfin dans une rue transversale. Je lis le nom de celle-ci :

DODGSON

Ça me dit rien non plus.

Je fais quoi ? OK, je prends une décision : je file encore Charles un peu et si, dans cinq minutes, il n'est entré nulle part, je l'accoste carrément et lui demande où je suis.

Dodgson est une rue plus calme, plus étroite et presque entièrement résidentielle. Deux longues rangées de duplex et de triplex, tous collés les uns aux autres, sans espace entre chacun d'eux, tous visiblement pauvres. Je ne croise qu'un ou deux piétons, la circulation est presque inexistante. Dans quelques instants, je vais sûrement voir Charles entrer dans un de ces immeubles.

Et là, je ferai quoi ? Pourquoi l'ai-je suivi, au juste ?

Je m'arrête et regarde Charles, à une vingtaine de mètres devant moi, me demandant si, au fond,

suis pas en train de perdre un temps précieux : je serais bien mieux de commencer à penser où je va dormir ce soir...

J'en suis là dans mes pensées quand Charles traverse la rue pour aller s'immobiliser devant un immeuble. Un duplex qui, à première vue, est pas très différent des autres : façade de brique toute craquelée, fenêtres sales et vieilles aux deux étages, balcons en boiseries défraîchies et galeuses... Un beau trou à BS, comme dirait ma mère.

... oublie ta mère...

La différence, c'est que l'immeuble est en briques rouges. Pas un rouge brique traditionnel normal, non, non : un rouge vif violent, comme si on avait carrément peinturé les briques. Un rouge hallucinant qui détonne sur le gris et brun du reste de la rue. Contrairement à la plupart des autres bâtiments, aucun escalier ne descend des balcons. Il n'y a qu'une entrée, en bas.

Justement, cette porte d'entrée attire l'attention. Pas en bois, ni en aluminium : en métal. Une grosse porte en métal rutilant, plein de boulons, comme les entrées de bases planétaires dans les films de science-fiction. Une porte de bunker. Une porte d'abri antinucléaire.

Une porte pas rapport.

Charles sonne à cette porte.

Un couple de secondes passent, puis on ouvre. Un *doorman*. Un vrai. Large comme un gorille, grand comme Frankenstein, smoking noir, nœud papillon, cheveux gominés. Le portier type d'un *night-club* cinq étoiles.

Sauf que ce mafioso *hyper-class* ouvre une porte métallique d'un duplex minable. Ça marche pas pantoute. Comme si Monseigneur Turcotte ouvrait la porte d'un bordel.

Charles et le Gorille discutent avec animation. Le Gorille soupire, désigne sa montre du doigt comme pour lui dire qu'il est trop tôt, ou trop tard... Charles insiste, à l'air suppliant. J'entends pas ce qu'ils se disent. Finalement, le Gorille s'écarte, Charles entre et clac ! la porte métallique se referme.

C'est pas un immeuble à logements, ça. C'est un club privé. Ou quelque chose du genre.

Je lève la tête et observe l'immeuble avec plus d'attention. Pas de chaises sur les balcons. Personne aux fenêtres sales.

Non, pas sales... En fait, elles sont... bouchées. Condamnées.

Un club de danseuses ? Sur deux étages ? Ou un club encore plus... spécial ? *Gambling* ? Échange de couples ? Piquerie ?

Ça marche pas, voyons ! Charles, avec sa voix de littéraire, ses belles manières... Je l'imagine pas dans ce genre d'endroit. Je l'imagine plutôt dans un salon de bridge.

C'est ça : c'est peut-être un genre de club de bridge.

Je traverse la rue et m'approche de la porte. Aucune affiche, aucune indication. Une seule sonnette. C'est tout.

Ah ! Pis qu'est-ce que j'ai à me poser tant de questions sur cet immeuble ? Au fond, je m'en sache rien !

Je regarde autour de moi en soupirant. Je suis fatiguée morte. Quitter la maison en provoquant une guerre civile, ça épuise émotionnellement. Pis j'ai faim.

Un peu plus loin, de l'autre côté de la rue, à moins de cent mètres, je vois un immeuble d'appartements de trois étages qui, de sa pancarte collée à une fenêtre, me lance une invitation :

LOGEMENTS À LOUER MEUBLÉS

Hé ben voilà !

Je marche donc vers la bâtisse. Elle n'a vraiment pas meilleure mine que ses voisins. Ent

l'immeuble et le trottoir, vingt centimètres de gazon. Pas de balcon aux étages. Sur la porte d'entrée une affiche plus petite : ~~POUR LOCASSION, ALLER A L'APARTEMANT NUMERO UN.~~ J'hésite. Je tiens vraiment à rester dans ce quartier plus ou moins intéressant ? Il paraît que le Plateau Mont Royal, c'est l'endroit idéal pour les jeunes... Mais il paraît aussi que c'est cher...

Allons, bon ! Je viens d'arriver et déjà j'essaie de changer les règles du jeu ? En fait, c'est pas un jeu, ni un défi, mais un test : si je suis même pas capable de passer trois mois dans un quartier comme ici, aussi ben retourner tout de suite à Brossard dans ma belle chambre à coucher bleu ciel, avec mes beaux petits cadres et ma belle collection de clowns, et mon beau lit à baldaquin avec ma belle garde-robe pleine de vêtements *cute*, et les oiseaux, les fleurs, les frous-frous, la musique et tralala, cui-cui...

Cette simple évocation me donne le vertige et un bon élan pour entrer dans l'immeuble. Je vais à l'*apartemant* un et frappe. Une femme dans la quarantaine avancée me répond. En vieille robe de chambre. Les cheveux pleins de bigoudis. Elle sort d'un roman de Michel Tremblay, celle-là.

— Oui ?

— Vous louez des appartements ?

— Oui.

— Combien de pièces ?

— Trois et demi. Semi-meublé. Trois cent cinquante par mois.

— Tout compris ?

Elle a l'air étonnée.

— Ben, évidemment ! Eau chaude, électricité, téléphone...

Téléphone ? Ça alors ! C'est la première fois que j'entends ça ! C'est vrai que j'ai jamais cherché d'appartement, mais quand même...

— Et... est-ce que c'est possible de signer un bail de trois mois ?

Elle est de plus en plus surprise, la bonne femme. Pourtant, il me semble que je pose les bonnes questions... Ai-je l'air si novice ?

— Ben... Oui, oui, ça devrait...

J'en reviens pas ! C'est le premier immeuble où je m'informe, et je trouve tout ce que je veux au premier coup ! Un autre signe du destin ! Ça me rend tout excitée, toute fébrile ! À un point tel que je lance, enthousiaste :

— Parfait, je le prends !

— Tu veux pas visiter avant ?

— Non, non, je suis sûre que ça va aller !

Tant qu'à vivre l'aventure, aussi bien la vivre jusqu'au bout !

— Parfait. Entre, je vais aller chercher la clé.

Je me retrouve dans une cuisine défraîchie, fade, mais propre et bien rangée.

— Assis-toi à la table, je reviens.

Elle disparaît dans une chambre. Dans le salon, juste à côté, je vois un homme en train de repeindre les murs. Une peinture rouge criard, rouge hurlant. Ça me fait mal aux yeux. Seigneur ! Deux jours dans un salon de cette couleur et on veut tuer quelqu'un ! L'homme, un quinquagénaire presque chauve et bedonnant, me voit enfin. Il arrête ses coups de pinceau. Me dévisage. Je tripote mon valise sur mes genoux, un peu gênée. Je souris poliment, hi, hi.

— Bonjour, monsieur.

— Est-ce que t'aimes ça ?

Aucune salutation. Pas très poli. Ça me désarçonne un peu.

— Pardon ?

— Cette couleur, sur les murs. T'aimes ça ?

— Oui, que je mens à pleine bouche. Oui, c'est très vivant.

Il plisse ses yeux.

— menteuse.

Goulp ! J'en avale ma salive de travers. Malpoli, mais drôlement perspicace ! Et assez dire merci ! Je cherche quelque chose à rétorquer, mais le bonhomme considère ses murs et continue :

— C'est vrai que c'est laid à crever. C'est pas mon choix, c'est ma femme qui veut cette couleur là.

— Oui, c'est ta femme, pis tu sais pourquoi !

La proprio lance cette phrase en revenant à la cuisine. Le bonhomme secoue la tête :

— Oui, je le sais, mais je trouve ça ben con pareil. Elle viendra jamais te rendre visite ici, dans notre appartement, tu le sais ben !

— On sait jamais !

Le bonhomme soupire.

— Tu sais plus quoi dire, hein ? réplique sa femme, triomphante.

Il se frotte le front, puis hausse les épaules. Se refrotte le front, puis rehausse les épaules. S'erefrotte le front, puis rerehausse les épaules. Ça en devient fascinant. Finalement, il lâche gravement :

— D'la marde !

Et sur cet argument sans réplique, il poursuit son badigeonnage. La proprio s'assoit et me prend soudain à témoin :

— Qu'est-ce que t'en penses, toi ? C'est pas impossible qu'elle vienne un jour me visiter personnellement, non ?

Je la dévisage, déconcertée. J'ai pas la moindre idée de qui ils parlent, moi ! Leur fille ? Leur tante Germaine ? La femme du Premier Ministre ? La proprio semble enfin se rendre compte de l'incongruité de sa question et marmonne, avec un geste indifférent :

— Oublie ça ! T'es nouvelle dans le coin, non ?

— Oui, j'arrive aujourd'hui. Justement, j'aimerais savoir quel est ce quartier. Je connais un peu Montréal, mais pas assez pour me replacer...

— Le quartier Daresbury.

— Daresbury ?... Ça me dit rien... C'est où ?

— C'est ici.

Pas vite, vite, la bonne femme. Je souris encore poliment, hi, hi.

— Oui, bien sûr, mais dans quel coin de Montréal ? Près du centre-ville ?

— Un peu.

— Dans l'est ?

— Pas tout à fait.

— Dans l'ouest, alors.

— Plus ou moins.

Si je vais me promener dans les Alpes, il faut que je me souvienne de l'engager comme guide. Elle est vraiment conne ou quoi ? Mais je continue de sourire poliment, hi, hi, une vraie dinde.

— Ça m'aiderait si vous étiez un peu plus précise...

— T'es venue pour me faire passer un test de géographie montréalaise ou pour louer un appartement ?

— On est à l'est du centre-ville, lance le mari sans cesser de peindre.

Bon. C'est pas la précision incarnée, mais ça me situe un peu. Miss Bigoudis glisse une clé vers moi.

— Alors, voilà, chambre numéro cinq.

— Et le bail de trois mois ?

— Ah, oui, c'est vrai, tu veux un bail...

Comment, je veux un bail ? C'est comme ça que ça marche, non ?

— Écoute, je t'en fais un cette semaine pis je monterai te le faire signer quand il sera prêt, OK ?

Drôle de façon de fonctionner mais, bon, pourquoi pas ?

— D'accord.

Je me lève.

— Oubliez pas, hein ? Pour trois mois seulement. Je vais peut-être rester plus longtemps, mais veux commencer par trois mois.

— Tous mes locataires restent plus longtemps. Ils sont ici depuis plus de dix ans, pis ils sont jamais partis.

— Il y en a quand même un qui est parti, puisque vous en louez un.

Elle réfléchit, fait une petite moue admirative.

— Bon raisonnement...

Hé ben, ça lui en prend pas beaucoup.

— Mais il est pas parti. Il est mort.

— Ho !

Comme si elle lisait dans mes pensées, elle ajoute rapidement :

— Inquiète-toi pas : il est pas mort dans l'appart.

J'avoue que ça me rassure. Je prends la clé.

— Parfait, je vais monter. Alors, vous viendrez me faire signer le bail quand il...

— Inscris-moi donc ton nom ici, justement, pour pas que je l'oublie.

Elle me désigne un crayon et une feuille sur la table. Je me penche et prends le crayon en me disant que je vais écrire mon nom pour la première fois depuis ma prise de décision, depuis mon départ, depuis cette nouvelle vie, depuis que je suis adulte, depuis que je suis une autre Alice.

Une autre Alice...

Alors, sous une impulsion subite, sans y avoir vraiment pensé, sans même me demander si c'est ridicule ou non, j'inscris :

Aliss Rivard

Je contemple avec orgueil mon nouveau prénom. Finalement, c'est pas ridicule pantoute. C'est même *cool*.

Miss Bigoudis prend la feuille. Lit mon nom.

— Aliss ? Avec deux « s » ? C'est rare, ça, non ?

— Oui, je réponds en souriant fièrement. C'est même tout nouveau.

VERRUE

ou

Plus longtemps durera le cocon, plus beau sera le papillon

L'élément déclencheur est donc déclenché : une nouvelle vie commence pour Aliss ! Notre héroïne est prête à rencontrer tous les personnages qui peupleront ses aventures ! Mais lesquels seront ses amis et lesquels seront ses ennemis ? Elle devra être vigilante... et toi aussi, ami lecteur, ouvre l'œil !

Franchement, l'appart est pas aussi miteux que je le craignais. Bon, c'est pas le Ritz, c'est sûr. Le papier peint est laid, mais en bon état. Le plancher est pas au niveau, mais en beau bois franc. Les meubles datent du Déluge, mais sont encore utilisables. Le four et le frigo sont d'un jaune vomitif, mais ils fonctionnent. Quant à la salle de bain, la pièce que je redoutais le plus, elle me rassure : minuscule, mais assez propre. Et comme le téléphone est compris, j'ai déjà une ligne téléphonique.

Je prends un gros cinq minutes pour faire le tour de mon nouveau chez-moi. Voilà ! Ce sera mon décor pour au moins les trois prochains mois ! La mélancolie et l'angoisse en profitent pour m'attaquer sournoisement par-derrière. Normalement, à cette heure-ci, je serais chez moi, avec papa et maman, et on se préparerait à aller au restau...

Je devrais peut-être leur téléphoner.

Non, non, c'est trop tôt. Allons, je faiblis, moi ! Ho, là là ! Il faut me refaire des forces ! Vite, vite, des vitamines !

Je sors dans le vestibule. J'ai l'appartement cinq, au troisième. Je passe devant le numéro six, dont la porte est entrebâillée. Une musique provient de l'intérieur. Une chanson qui m'est familière, un chanteur super kitch que ma mère écoute souvent... Comment se nomme-t-il, déjà ?... Joe Dassin, c'est ça ! Je m'arrête et tends l'oreille, amusée :

*On s'est aimés comme on se quitte
Tout simplement sans penser à demain
À demain qui vient toujours un peu trop vite
Aux adieux qui quelques fois se passent un peu trop bien*

Une des préférées de maman, en plus. Maudit que c'est quétaine ! J'ai aucune difficulté à m'imaginer le locataire : une matante qui lit des Harlequins à longueur de journée. Pathétique. Comme je viens pour m'éloigner, un rire se fait entendre de l'intérieur de l'appart. Un rire d'homme jeune, rauque, vieux, plein de roches et d'épines. C'est donc un mec qui écoute ça ? Un gars qui, si on se fie à son rire, a pas l'air très en forme.

Accompagnant le rire, une odeur vient me chatouiller les narines.

Du hasch. Du bon, en plus.

Il y a un homme qui écoute du Joe Dassin en rigolant et en fumant un joint.

- [Healthy Brain, Happy Life for free](#)
- [download Light Years and Time Travel: An Exploration of Mankind's Enduring Fascination With Light](#)
- [Born of Silence \(League, Book 5\) book](#)
- [**The Serpent of Venice: A Novel pdf, azw \(kindle\), epub**](#)
- [read The R Book \(2nd Edition\)](#)
- [Never Apologise, Never Explain \(Inspector Carlyle, Book 2\) pdf, azw \(kindle\)](#)

- <http://wind-in-herleshausen.de/?freebooks/Healthy-Brain--Happy-Life.pdf>
- <http://www.experienceolvera.co.uk/library/Light-Years-and-Time-Travel--An-Exploration-of-Mankind-s-Enduring-Fascination-With-Light.pdf>
- <http://anvilpr.com/library/Burri--Art-dossier-Giunti-.pdf>
- <http://schrolf.de/books/Fallacies-and-Argument-Appraisal--Critical-Reasoning-and-Argumentation-.pdf>
- <http://conexdx.com/library/The-R-Book--2nd-Edition-.pdf>
- <http://academialanguagebar.com/?ebooks/Never-Apologise--Never-Explain--Inspector-Carlyle--Book-2-.pdf>